XX
XXX

XXXXX

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Qu'est-ce qu'un « corps » ? Si nous cherchons à fixer les significations du mot, nous les trouverons, dans l'usage, très liées au mot opposé : « l'âme ». En effet, la base concrète qui a imposé le mot « soma » en grec, le mot « corps » en français, c'est le cadavre, c'est-à-dire cette chose inerte qui reste là, avec sa masse, avec sa rigidité, son immobilité et sa froideur, une fois rendu le dernier souffle : quand ce qui animait cet être est parti. Et donc, à la rigueur, nous entendons toujours concrètement par le mot « corps » l'organisme d'un vivant, considéré comme une chose saisissable, observable, manipulable . Parce que nous avons un corps, quelqu'un peut nous saisir, nous enfermer, nous blesser et tuer ; sa matérialité, sa cernabilité donnent prise sur nous. Et donc du corps on fait des études d'anatomie, de physiologie, de comportement.

Est-ce que le mot « corps » a un usage plus scientifique, au sein de la physique ? A la rigueur, il en a eu un, tant que l'expérimentateur restait dans l'ordre de l'haptique et du visible, à notre échelle. Un corps en général est volontiers défini par son étendue (sa longueur, sa largeur, sa profondeur) et son caractère limité, fini ; par son antitypie, autrement dit sa résistance à la pénétration (plus ou moins forte selon que vous prenez en main une balle de mousse ou une bille d'acier, de la chair ou de l'os), par sa masse, estimée sur terre comme poids, par son inertie

aussi dans le mouvement. Et donc on a pu étendre les usages du mot « corps » des cadavres aux vivants, des vivants aux choses.

Aussi les « corps » ne sont pas exactement objets de science. Considérant les corps, les savants avaient déjà écarté de leur essence les qualités sensibles, les couleurs, les poids, la chaleur, le son … dont l'existence tient à celui qui les perçoit, et non pas aux corps eux-mêmes. Ensuite, le physicien dira qu'il étudie les mouvements : i. e. pas les corps comme tels, mais leurs mouvements, par exemple leur chute, ou leur lancer, ou leur rotation ; certains ayant été dits des « mouvements naturels», d'autres des « mouvements violents » (Aristote). De plus, quand la physique a pris une forme moderne, elle a pensé que le corps devrait être saisi mathématiquement : longueur, largeur et profondeur toujours ; un corps est une portion particulière d'étendue ; on l'étudie avec des nombres, des figures, des mouvements (Descartes). L'ennui est qu'un volume géométrique incorporel comme tel ne tombe pas, n'est pas mis en mouvement par des chocs ! Il faudrait que le volume fût « plein » pour être un corps. Ensuite, Galilée a caractérisé tous les corps comme des « graves », autrement dit comme des substances qui ont une tendance vers le bas. Est-ce qu'il décrit là une essence du corps ? Pas vraiment, mais plutôt une relation entre un corps en hauteur et un sol, un mouvement naturel de l'un vers l'autre : et ce qui l'intéresse va être de trouver la loi de la chute, de formuler l'accélération. Plus tard Newton énonce comme loi universelle la gravitation, cette action à distance d'une masse d'un corps sur la masse d'un autre. Et enfin, quand la physique considère la matière dont sont faits les corps, elle se trouve de tout autres objets : les atomes et le vide, les neutrons et les protons, etc... Ce sont les nouveaux objets pour la physique. Ni les qualités sensibles, ni les volumes incorporels, ni la tendance à chuter, ni les atomes n'entrent exactement dans l'appréhension de ce qu'est un corps : aussi la mécanique, la dynamique, … ne s'attardent pas à dire ce qu'est un corps. Ils parlent de forces, de lois, d'ondes, de particules, etc...

Dès lors, la notion de corps est demeurée très liée à celle d'âme, elle est restée dans son attraction. Simplement, tel Lazare sortant de son tombeau, elle s'est redressée, elle a pris vie. L'arbre, l'éléphant, la panthère noire, la bactérie et moi, etc., sommes des vivants, ayant des corps par lesquels nous percevons et agissons ; et qui sont eux-mêmes perçus et objets d'actions venant du dehors d'eux.

Sous ce rapport, la notion générale de « corps » relève de l'expérience courante. Et nous pouvons donc poser la question : où ? Car tout ce qui existe est quelque part. Un corps ayant une étendue et une masse est en un lieu. Mais comment penser ce lieu en relation avec le lieu de l'âme, qui est, supposons-le, incorporelle ? Les grandes tentatives métaphysiques ont posé ces questions-là ? Où est l'âme ? Où est le corps ?

Peut-on les rapporter l'un à l'autre dans le même lieu ?

Comme la question est très difficile, c'est d'abord sous l'angle de la fiction, du raisonnement métaphysique, qu'elle a été abordée , au niveau du cosmos comme tout ; puis dans les créatures, quand les âmes chutent dans les corps. 2 Mais quelle sorte improbable de lieu peut permettre de modéliser le rapport de l'âme et d'un corps ? Passant au niveau de l'individu premier, simple, le modèle du point métaphysique est proposé ; mais aussi, sous un autre rapport, celui des parallèles, tel que le cours des événements dans un corps, des événements dans une âme, n'ont pas de lieu de rencontre. 3 Mais alors, que se passe-t-il pour un sujet conscient, qui dit « je » ? en quel lieu pose-t-il son corps ?C'est un lieu, et c'est un non-lieu.

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

I. Fictions métaphysiques

1. Une mythologie partagée

Quel est le lieu de l'âme ?

Se pose-t-on souvent la question du lieu du corps ? Non. La question la plus fréquemment soulevée est celle du lieu de l'âme. On demande : où est l'âme ? On dira : dans un corps, s'il vit ; car elle l'anime ; mais où, dans ce corps, c'est ce qui fut le plus objet de questionnement : partout ? ou en un certain lieu, par exemple juste derrière la glande pinéale, son regard sur le cerveau et ses activités à nous cachées par un crâne, un épiderme, des cheveux ?

Et quel est le bon lieu de l'âme ? Est-ce dans ce corps-ci ? Ou est-ce au loin, là-haut ? A-t-elle chuté, est-elle descendue dans ce corps, pour être finalement exhalée avec le dernier souffle et remonter dans sa demeure première? Le corps, on croit le savoir, est ici-bas, tout en bas ; et comme son sens originel semble bien, comme c'est le cas pour le mot « soma » en grec, être le « cadavre » : on sait qu'il gît inerte, et on va, souvent, dans une certaine tradition, l'enfouir encore plus profond, dans le sol creusé à cette fin. De l'âme et du corps, les lieux, dans l'imagination courante, sont respectivement pour l'une là-haut, pour l'autre, en bas. A la mort, le « corps » rejoint, lui qui sortit un jour d'un ventre maternel, son équivalent : un tombeau : un lieu bien clos et fermé, où il sera, imagine-t-on, préservé pour la suite des temps. « To soma séma » : le corps est un tombeau (pour l'âme : un autre qu'elle, où elle risque sa mort). Le corps est destiné au tombeau. Il deviendra, c'est comme son espoir intime, une momie résineuse, bien bandée, bien cachée dans trois sarcophages emboîtés ; les sarcophages seront dans une chambre, la chambre enfoncée dans le sol creusé ; au-dessus, peut-être naturellement, une montagne qui pointe ou une pyramide. Là le corps pourra demeurer. Il a trouvé son toit, ses murs, sa boîte. Il a rejoint sa caverne désirée, son bon lieu. On dit donc : l'âme est dans le corps ; le corps ira dans sa boîte, la boîte dans le sol. On croit savoir cela donc. Tels sont nos fantasmes récurrents.

L'âme est dans le corps, mais ce n'est pas son bon lieu ; elle est venue, elle s'y sent mal, elle veut repartir.

Les sorties du corps.

Alors, on peut éprouver la nuit, dans des rêves troublants, - comme des personnes réanimées en attestent dans la mort imminente -, des « sorties de corps » ; comme si c'étaient des tentatives que l'âme fait pour s'échapper de sa prison.

> « Souvent je m'éveille à moi-même en m'échappant de mon corps ; étranger à toute autre chose, dans l'intimité de moi-même, je vois une beauté aussi merveilleuse que possible. Je suis convaincu, surtout alors, que j'ai une destinée supérieure ; mon activité est le plus haut degré de la vie ; je suis uni à l'être divin, et, arrivé à cette activité, je me fixe en lui au-dessus des autres êtres intelligibles. Mais, après ce repos dans l'être divin, redescendu de l'intelligence à la pensée réfléchie, je me demande comment j'opère actuellement cette descente, et comment l'âme a jamais pu venir dans les corps, étant en elle-même comme elle m'est apparue, bien qu'elle soit en un corps. » (Plotin : Traité 6 : De la descente de l'âme dans le corps, *Ennéades* IV, VIII).

Comment l'âme a-t-elle pu se glisser dans un corps ? Comment sait-elle, une fois sortie, le regagner ? Les réanimés disent qu'ils savent que leur âme est rentrée dans le corps quand ils en ressentent les douleurs. Triste savoir ! Avant, ils étaient légers, libres, ils voyaient et entendaient parfaitement à distance de leur corps, ils rencontraient leurs aimés, ils comprenaient, ils étaient heureux éclairés par la lumière doucement bleue.

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Les théories antiques de la réincarnation procédaient de cette certitude d'une âme libre, légère, voyageuse, hébergée un temps par tel corps, puis par tel autre, etc...

Un sujet conscient se sent plus proche de son âme que de son corps ; pourtant, il en a bien un, qu'il sait porteur d'organes perceptifs, ressentant plaisirs et douleurs, source de motricité et d'action. Mais son flux de conscience, chargé de sensations, d'images, de souvenirs ; mais aussi sa propre voix intérieure qui accompagne ses éveils comme les temps d'endormissement, voilà qui est pour lui véritablement « lui-même ». Et donc un homme est spontanément plus passionné par son âme que par son corps : fût-elle invisible, insaisissable, l'âme est la vie en lui et elle porte son sentiment d'être sujet, de pouvoir dire « je », de pouvoir penser, parler, faire. Il regarde son corps d'un œil critique, soupçonneux ; il est comme ci, comme ça ; sans doute sans lui je ne sentirais ni ne ferais rien ; mais j'aimerais mieux le faire passer sur la table d'anatomie, le changer, en changer. Il ne me va pas, se dit-il ; il est comme comme une veste mal taillée. Trop petit, trop grand, trop maigre, trop lourd, pas avec le bon sexe, ni les cheveux qu'il faut : qui l'accepte, son corps ? Qui ne le voudrait autre ? Qui ne passe beaucoup de temps à en changer l'apparence ? Ainsi que par des métaphores : le corps-vêtement ; le corps-enveloppe. C'est le corps qui entoure l'âme et la cache.

Descartes alors dit que, pour le sujet pensant, l'âme est mieux connue que le corps. L'âme est ou un corps, ou un incorporel, cela se discute ; toujours elle est invisible ; nous ne savons pas bien où elle est ; et sa temporalité aussi fait question : est-elle éternelle, et va t-elle, par le biais de la réincarnation, de corps en corps ? Ou bien est-elle ligotée par ce corps-ci, de la naissance à la mort ? Mais elle n'est pas ce en quoi elle loge, même si son lieu est un corps.

2. Quand un mythe contredit le mythe précédent

Quel est le lieu du corps ?

Mais ce lieu n'a-t-il pas un lieu ? Ce tout fini, entouré d'un épiderme, d'une carapace, d'une fourrure, d'écailles, etc... ce tout fini ; lui qui est étendu en trois dimensions, lui dont le volume a une masse et sur terre un poids, a-t-il un lieu ?

Quel est le lieu du monde ?

Partons de la fabrication du monde : du mythe de *Timée* : « Il – le démiurge – a mis l'intellect dans l'âme <*noun en psuché*> et l'âme dans le corps <*psuchén en somati*> » et en procède le monde , appelé ou « t*o pan* » (*Timée*, 30b), le tout, ou le « *cosmos* ». Il n'y a qu'un seul monde (contrairement à ce que dit la fable fausse et visqueuse qui a inventé un platonisme de pacotille). Car on appelle « *cosmos* » le tout. Il est un monde : le monde. Ce monde a un corps, que le démiurge fabrique avec de la terre, de l'air, de l'eau et du feu, selon le rapport : feu / air = air / eau = eau /terre. Les quatre éléments ainsi proportionnés font le corps du monde ; la proportion observée s'exprime aussi comme « *philia* » , amitié. Le tout, le monde, est un vivant parfait, autrement dit c'est une sphère : celle-ci n'a pas besoin d'organes des sens car rien n'étant hors de ce vivant, il n'a rien à percevoir ; il n'a rien à faire entrer en lui ni à faire sortir de lui, il n'a pas besoin de membres, il tourne doucement sur lui-même. « En vertu du calcul du démiurge, il fit du monde un corps poli, partout homogène, égal de toutes parts, depuis son centre, un corps complet, parfait, composé de corps parfaits. » (*Timée* , 34a-b)

« Quant à l'âme, l'ayant placé au centre du corps du monde, il l'étendit à travers le corps tout entier et même au-delà de lui et il en enveloppa le corps. Il forma ainsi un ciel circulaire, ciel unique, solitaire » ciel qui s'aime. (*Timée* 34 b)

Littéralement ici : « l'âme enveloppe le corps ». Mais pas seulement. Elle est au centre, elle est tangente à la circonférence, elle est tous les rayons. Une analogie possible serait celle-ci : l'âme serait comme le Soleil, à la fois centre d'énergie émettant en toutes les directions des

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

rayons, et illuminant jusqu'à la sphère cristalline qui clôt le monde ; l'éther, tout autour, serait ce subtil et léger milieu moins dense que l'air et de la nature d'un feu, enveloppant le ciel d'une douce flamme. Voilà l'idée proposée par le mythe vraisemblable. Elle permet de faire du cosmos un mélange inextricable du corps avec l'âme : autrement dit un vivant.

Et ici nous retrouvons une priorité, une antériorité de l'âme. « Le dieu a formé l'âme avant le corps : il l'a faite plus ancienne que le corps en âge et en vertu pour commander en maîtresse, et le corps va obéir. » (*Timée*, 34c) En quoi, me direz-vous, fait-il l'âme ? Certainement pas avec les éléments ! Le démiurge prend « l'*ousia* », essence éternelle, une ; il prend la nature corporelle divisible et qui deviendra ; et une troisième sorte d'être, entre les deux : la nature du même et de l'autre. (Timée 35a). Quelque chose fait communiquer l'indivisible et le divisible : c'est le même et l'autre : car chacun est même que lui même et autre que l'autre : c'est la toute première relation. Ici, ce que crée le démiurge, c'est une âme, qui aura pour lieu le grand vivant sphérique, qui l'enveloppera, et sera partout diffusée dans son dedans ; elle sera incorporelle (sans terre, ni feu, ni air ni eau). Elle sera une et pourtant multiple, elle sera la même qu'elle-même et pourtant elle sera autre aussi car sensible peut-être aux régions du monde, à leurs différences corporelles. Autre est le ciel, autre la terre, autre l'eau, autre l'air : l'âme y circule et s'y sent différente, comme en nous-même on peut appeler autrement sa présence selon qu'on l'imagine logée dans le crâne, ou dans le thorax ou dans le ventre... Il faut bien que le même et l'autre fassent transition entre l'âme et le corps du monde.

Les proportions en cette âme, imaginées par Timée, répondraient à un modèle musical et suggèrent une distribution de notes avec des intervalles différents, jusqu'à former un octave, ce qui se dit « *harmonia* ». Une note, c'est une onde sonore invisible ; elle est, elle se diffuse et circule dans les corps ; elle est sans doute l'image la plus suggestive pour ce que pourrait bien être une âme : celle-ci n'est pas un corps , mais présente dans les corps, de façon sensible, elle est comme une vibration faisant vibrer. Une suite d'ondes sonores pourrait être le modèle de ce qui n'est ni pur esprit et substance éternelle une (*ousia*) et qui n'est pas un corps de terre, de feu, d'eau, d'air non plus. Les ondes traversent l'univers, elles sont partout. Elles sont ouïes, elles sont ressenties dans les corps, elles sont de l'ordre du sensible.

On sait comme Timée compose l'âme en un « chi » qu'il ploie, faisant deux cercles, un extérieur (le cercle du même) et un intérieur (le cercle de l'autre).

Tout ce qui est corporel est étendu à l'intérieur de l'âme ; et le démiurge fait coïncider le milieu du corps et le milieu de l'âme : il les met en harmonie (*Timée*, 36e) : « Ainsi l'âme, étendue dans toutes les directions, depuis le milieu jusqu'aux extrémités du ciel, l'enveloppant en cercle du dehors, et tournant en cercle sur elle-même en elle-même, commença d'un commencement divin sa vie inextinguible et raisonnable, pour toute la durée des temps. » (*Timée*, 36e)

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés